



La fuite de Lola Montez (d'après une gravure du temps)

L'EXTRAORDINAIRE AVENTURE DE LOLA MONTEZ

DANSEUSE ESPAGNOLE EXPULSÉE DE VARSOVIE

LE 21 octobre 1843, le Grand Théâtre de Varsovie — Teatr'Wielki — donna une représentation mémorable, précédée d'une forte réclame dans la presse locale : « A maintes reprises, disait-elle, les journaux anglais, français et allemands nous ont annoncé un étonnant phénomène scénique, une nouvelle pupille de Terpsichore, dont la grâce, la beauté et le talent ont enchanté le public de Londres et de Berlin. C'est une jeune fille de 18 ans, Dona Lola Montez, andalouse, née à Séville. En route pour Saint-Petersbourg, où elle doit se produire au Théâtre Impérial de Danse, elle paraîtra plusieurs fois, dans ses créations, sur la scène de Varsovie. »

Le jour du premier spectacle, le *Courrier* publia un article qui chantait les louanges de la ballerine. L'auteur anonyme y écrit : « Seules les choses vraiment extraordinaires peuvent exciter le nerf de l'étonnement. Maria de los dolores (Lola) Montez, jeune andalouse de 18 ans, séjournant actuellement à Varsovie, figure au rang de ces merveilles. C'est une artiste du ballet de Séville, dont le nom a volé sur les ailes de la renommée à travers les capitales de l'Europe, et qui est devenu l'emblème de la grâce suprême et de la poésie. Cette belle Espagnole ne démontre pas son talent par l'agilité de ses jambes, la souplesse de ses bonds, de ses pirouettes, etc., chez elle, la danse incarne les sentiments de la crainte, de la douleur, du désespoir, du triomphe, de la joie et de la plus douce extase. Tels sont les moyens dont se sert cette incomparable artiste pour éblouir les spectateurs, les envoûter de son charme, les emporter dans son pays natal et les faire participer à ses jeux nationaux... »

« Mlle Montez appartient à l'une des meilleures familles d'Espagne. »

Ces assertions sur la naissance et l'état-civil de l'actrice étaient absurdes ; Lola Montez était en réalité la fille d'un officier écossais ; elle avait 23 ans et non 18 et elle avait été mariée. Néanmoins, cette réclame attira une foule de spectateurs à la représentation du 21 octobre, où Lola exécuta entre les actes du *Barbier de Séville* de Rossini, une danse mi-maure, mi-espagnole, appelée El Olano.

Incontestablement, c'était une grande artiste, et ce fut avec raison que, dans la *Gazette de Varsovie*, le critique Leznowski put écrire :

« Son exécution impeccable a comblé tous nos vœux, a satisfait notre attente. Lola Montez, Espagnole, sent, conçoit, comprend tout ce qu'elle danse. Sa figure exprime tous les sentiments : et l'amour, et la peur, et l'effroi, et la joie ».

Pour la seconde fois Lola Montez apparaît le 23 octobre dans un ballet, *Les Pages du duc de Vendôme*. Nouveau triomphe, proclamé par la presse locale.

Le 7 novembre, dans l'*Elixir d'amour* de Donizetti, le 11, dans *Fra Diavolo* d'Auber, le 14, dans les *Deux Galériens* de Hello où elle danse entre les entr'actes, Lola remporte de nouveaux succès.

Le 14, le silence se fait sur la grande ballerine, et le 23, elle est obligée de quitter Varsovie. Le *Courrier* insère l'article suivant, dont le ton est tout différent des louanges précédentes :

« Il y a quelque temps, Varsovie a vu l'arrivée de Lola

Montez, une soi-disant danseuse espagnole, précédée d'une gloire imméritée, chantée sur tous les tons par une gazette dont les mensonges sont connus de tout le monde. On constata bientôt que l'on avait fait de cette actrice un portrait entièrement faux. Aussi, malgré les tentatives de certains protecteurs peu raisonnables, le public impartial et les vrais connaisseurs l'ont-ils appréciée à sa juste valeur, en manifestant bien haut leur mécontentement.



Lola Montez (Ch. Hoff. del et seul. Vienne).

tement. L'orageuse ballerine, très en colère, transgressa les règles de la plus élémentaire bienséance, croyant sans doute que tout ici lui serait permis, comme tout lui avait été pardonné à l'étranger : elle se mit à simuler la démence, mais l'épilogue de cette nouvelle comédie ne fut guère profitable à l'actrice. Emportée par la rage, elle osa frapper l'agent de police qui se trouvait de service, celui-ci n'en usa point de délicatesse et de sa lourde main, la rappela à l'ordre. Aussitôt, tout vestige de simulation disparut, mais l'Autorité se vit obligée de faire quitter Varsovie à l'actrice, sous escorte et sans droit de retour.

Tout cela tient du roman et du mystère ; Lola Montez expulsée ! Pourquoi ?... Quelle est cette invraisemblable histoire ?

D'autres mémoires en donnent une tout autre version : « Dès le début, Lola Montez s'était aliéné les autorités, en la personne du directeur du théâtre, le colonel Abramowicz, qui était en même temps gouverneur de la ville, et en celle du Régent, le prince Paskiewicz. »

Rotkirch décrit ainsi, dans ses « Souvenirs », le malentendu survenu entre l'artiste et Abramowicz : ¹

« Après la première représentation, le colonel Abramowicz l'avait invitée (Lola Montez) à monter dans son carrosse, pour la reconduire à l'hôtel de Rome, où elle

s'était arrêtée. Il semble qu'il se soit permis en route une incivilité ou une imprudence. Le fait est que Lola tira le cordon et quand la voiture stoppa et que le laquais eut ouvert la portière, elle dit à Abramowicz en français : « Sortez ! Allez-vous-en. » Le vieil Adonis se mit à lui faire des excuses, mais la ballerine tira un poignard et réitéra son ordre d'une voix si menaçante qu'il fut forcé d'obéir. Par une forte pluie mêlée de neige, dans le vent et la boue, Abramowicz dut sortir de son propre carrosse. Ce fut la cause de sa colère contre Lola Montez. La nouvelle de cet incident se répandit dans Varsovie avec la rapidité de l'éclair. »

Quant à l'incident avec Paskiewicz, Rotkirch le relate de la façon suivante :

« Au cours de la troisième représentation, le prince régent envoya son adjudant pour inviter Lola à venir dans sa loge. — « Dites au prince, répondit-elle, que, s'il désire me voir, il veuille bien venir dans mon boudoir. » L'adjudant hésitait à répéter cette réponse. — « C'est une aventurière sans vergogne », commença-t-il, en guise d'introduction, et il finit par citer les paroles de la danseuse. — « Elle a peut-être raison », observa le Régent ; et il se rendit dans la coulisse. Après avoir frappé à la porte du boudoir, il entendit un bref : « Entrez ! » Le prince entra au moment où deux servantes étaient en train de lacer le corset de Lola. Elle le reçut avec la plus grande amabilité, lui montra un siège et lui demanda la permission de continuer sa toilette. La permission fut naturellement accordée. « Le voile du mystère » recouvre les paroles du prince. Lola écoutait en silence ; enfin, d'une voix brusque, elle demanda : — Vous avez fini, monseigneur ?

— J'attends votre réponse, diva ! répondit le prince un peu interdit.

— Voici ce que je vais vous répondre : « Je suis bien lasse de tous ces compliments et de toutes ces politesses ; j'en ai assez ; je m'attendais à quelque chose de plus spirituel de votre part, monseigneur. »

Le prince se leva d'un bond, fort en colère. Quand il fut revenu à sa loge, il appela Abramowicz et lui dit : « Que cette aventurière ne se trouve plus ici demain ! »

Dans ses *Mémoires*, le général Dokudovskij relate l'incident d'une manière un peu différente. D'après lui, après la première représentation, le prince Paskiewicz invita la danseuse dans sa loge. Quand elle fut entrée, il la toisa des pieds à la tête et dit : « Elle n'est pas mal du tout. »

La fière andalouse, indignée qu'on l'examinât comme un cheval, (c'est sa propre expression) et offensée par ces paroles, répliqua : — « Monseigneur, vous croyez m'avoir dit quelque chose de nouveau. Point du tout, j'ai entendu la même chose à Londres et à Berlin ! » Là-dessus, elle s'inclina et sortit.

Il se peut qu'Abramowicz et Paskiewicz aient fait une cour plus ou moins brutale à Lola Montez, mais ce n'est pas là que réside le motif du scandale qui éclata sur la scène du Grand Théâtre, le 14 novembre 1843.

D'après les dossiers de police, Lola Montez ne fut pas satisfaite de l'accueil que lui fit le public à la première représentation. Elle en voulait, surtout, à la direction, du peu de cas qu'on faisait de sa personne. Il est probable que sa danse ne plaisait pas au colonel Abramowicz, qui

1. Lola Montez à Varsovie. (*Tygodnik Ilustrowany*, 1912, n° 24).

était, à sa manière, un grand amateur de ballet. Son antipathie pour Lola devait être d'autant plus prononcée que la danseuse était une véritable aventurière, et lui, un despote détestant la résistance, et même un tyran célèbre par sa brutalité. (Il lui arrivait de cravacher les mollets des actrices du corps de ballet). Ajoutons que Lola Montez avait été engagée pour six représentations, en l'absence d'Abramowicz, par Dmuszewski et Koss, et que, pendant son séjour à Varsovie, elle fréquentait les milieux polonais, ses protecteurs principaux étant Pierre Steinkeller et Antoine Lesznowski. En outre, dans sa conversation, elle aimait à soulever les questions politiques, excitant les Polonais contre les Russes. Elle s'étonnait que les Polonais pussent tolérer l'oppression, et qu'ils ne fussent pas en état de chasser les Russes de leur pays. Elle les aurait tous empoisonnés, elle, avec un poison qui lui était connu.

Mécontente de l'accueil qui lui avait été fait au cours de la première représentation, déçue par Abramowicz qui lui laissait sans doute voir sa malveillance, elle s'appuya sur ses deux protecteurs Steinkeller et Lesznowski. Ceux-ci organisaient la claque. A la première représentation, le premier amena 21 ouvriers de son usine, et 25 à la cinquième. D'ailleurs, la seconde fois, cela eut lieu à son insu. Quant à Lesznowski, il amenait des typographes ; à deux représentations il y en eut cinq, à la dernière, neuf. Ces données ont été recueillies par la police. D'après Skibinski, Steinkeller aurait distribué cent billets à ses forgerons pour le dernier spectacle donné par Lola ! Abramowicz devait être au courant de l'organisation de la claque ou du moins des efforts de Lesznowski.

Écoutons le commandant de gendarmerie Rospopov, qui écrit dans ses mémoires :

« Lola Montez était la beauté même, la perfection incarnée. Elle avait les yeux bleus, les cils noirs et épais, les sourcils finement dessinés, les cheveux noirs aux reflets bleuâtres, une tresse lourde et épaisse, la taille souple. De plus, elle était pleine de charme, gaie, aimable, séduisante et en même temps naïve comme une enfant. En arrivant à Varsovie elle s'était adressée au banquier Steinkeller, pour lequel elle avait des lettres de recommandation. Celui-ci fit un contrat avec la direction du théâtre pour 12 représentations. Lola s'engageait à danser l'*andalouse* pendant les entractes. Elle s'était déjà montrée plusieurs fois sur la scène, et les spectateurs avaient été enchantés. Une fois, il arriva cependant qu'elle fut en retard. Le directeur du théâtre perdit patience, et alla lui-même la chercher à l'hôtel de Rome. Il la trouva en déshabillé. Debout devant une glace, Lola exécutait un pas de danse. Elle accourut vers le directeur et demanda : — « Que désirez-vous, monsieur ? » et sans attendre la réponse, elle s'écria : — « Comment osez-vous entrer chez une demoiselle sans être annoncé ! Sortez, s'il vous plaît, je vous défends d'entrer sans prévenir ! »

Pourtant, elle vint sur la scène et dansa l'*andalouse*. Le public était dans l'admiration, mais le directeur ordonna à ses gens de siffler pendant que l'artiste dansait. Lola n'y prêta aucune attention et acheva sa danse. Le rideau baissé, l'orchestre continua de jouer, mais les sifflets ne s'arrêtèrent pas. Soudain, Lola Montez surgit devant le

rideau, et s'élança vers la boîte du souffleur. L'orchestre se tut. D'une voix claire et retentissante, Lola s'écria en français, montrant la loge du directeur : « Messieurs et mesdames, cet affront indigne, je le dois à ce monsieur ! »

Les spectateurs, emportés par l'enthousiasme, criaient : « — Bis, bis, bravo, Lola, bravo ! »

Le prince Paskiewicz se trouvait alors à la chasse à Skierniewice. En son absence, les autorités décidèrent de placer un agent de police devant la porte de Lola. A son retour, le prince régent ordonna d'expédier l'artiste à l'étranger, en compagnie d'un officier de gendarmerie. « Il n'était pas nécessaire que le directeur lui-même allât la chercher, dit-il. Il pouvait envoyer quelqu'un. » Puis il ajouta : — « Transportez-là à l'étranger, à Poznan. Mais rappelez-vous que c'est une Espagnole, elles ont toujours un poignard caché dans leur jarretière. »

Puis Rospopov raconte comment, en se compagnie, Lola Montez quitta Varsovie le 22 novembre 1843, reconduite jusqu'aux barrières par la jeunesse enthousiaste.

Lola Montez ne fut pas la seule victime des répressions qui suivirent l'orage du 14 novembre 1843. La police arrêta un grand nombre de personnes qui avaient applaudi la danseuse ou qui avaient manifesté à haute voix. On mit, entre autres, en prison, le journaliste Lesznowski et le banquier Steinkeller, qui, d'ailleurs, furent bientôt relâchés — tout ce qu'on pouvait leur reprocher, c'était d'avoir troublé l'ordre public.

Ludwik SIMON.
(Varsovie)



Lola Montez (d'après une caricature rare).